

Michel Tessier

Portraits... de mémoire



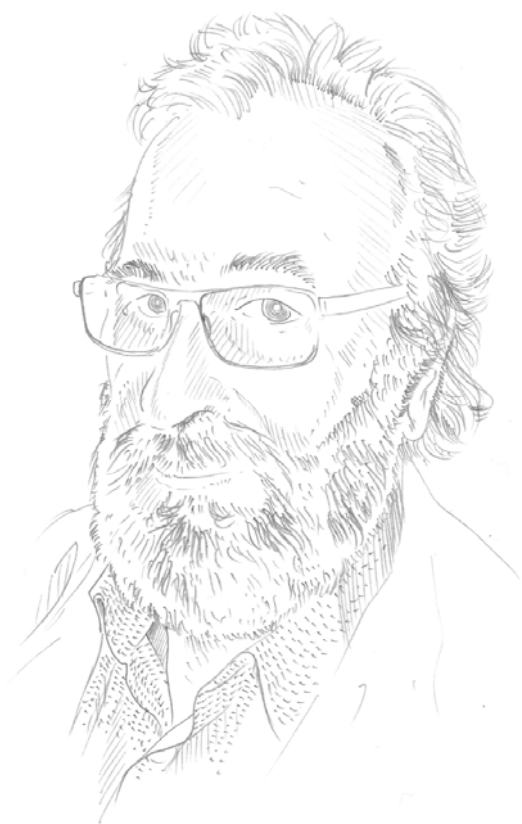
Au lieu d'intituler ce petit livre « Portraits... de mémoire » j'aurais pu, tout aussi bien, le baptiser « Merci ».

Au fil de l'écriture j'ai en effet ressenti, à plusieurs reprises, combien ces personnages m'inspiraient de gratitude. Leurs attitudes, leurs gestes, leur accent, leurs mimiques aussi, leurs actes enfin, en surgissant de ma mémoire, ont fait naître en moi, profondément, le besoin de leur dire merci.

Merci à ma mère, en même temps si douce et si soupe au lait, si fragile et si forte à la fois, mais toujours si aimante. Merci à mon père qui fut pour nous un père exemplaire même s'il se faisait fort de dissimuler à tous et tout le temps, son extrême sensibilité. Merci à ma tante d'avoir su, avant l'heure, et tout au long de sa vie, agir en femme libre. Merci à mes grands-parents d'avoir montré, toujours, un fort tempérament de résistance contre l'adversité.

Merci à tous d'avoir affronté les tempêtes de la vie sans jamais sombrer.

MT



Préface

C'est en dînant, un soir, avec Sylviane ma compagne et Nicole ma cousine, que je me suis surpris – car habituellement je parle peu – à raconter des histoires de famille. Nicole a découvert alors qu'elle ignorait de nombreuses séquences de la vie de sa mère, ma tante Jeanne.

Elle m'a dit alors ce que bon nombre d'entre nous avons entendu un jour : « Tu devrais écrire tout ça ».

Combien de fois, en effet, ne nous sommes pas dit, il faut que j'écrive, sans donner suite.

Pourtant, cette fois, j'ai décidé de tracer quelques portraits de famille, de mémoire, surtout dans le but de faire découvrir un jour à mes enfants et petits enfants, que leur ascendance a vécu des bonheurs et des joies mais aussi des travers, des accidents de parcours. Il faut, je pense, qu'ils découvrent d'où ils viennent.

Quels sont ces aïeuls ou aïeux, selon les cas, nés, pour la plupart, à la fin du XIX^{ème} siècle et au tout

début du XX^{ème} ? Il faut qu'ils se rendent compte qu'ils ne sont pas le fruit du hasard et que leur construction s'est réalisée à partir d'hommes et de femmes qui leur ont ouvert le chemin comme ils sont, eux aussi, en train de tracer le sillon qu'empruntera leur descendance.

Ces portraits sont faits de souvenirs personnels ou de récits glanés, de ci de là, auprès des héros de cette histoire. Des veillées à la campagne avec ma grand-mère, du temps où nous attendions l'heure du coucher en bavardant, des visites que j'ai rendues à ma tante lorsque je me suis installé à Paris, des discussions avec ma mère et mon père quand ils se remémoraient devant ma sœur et moi les épisodes de leur vie qui m'ont toujours captivé. Ces souvenirs sont aussi issus de paroles surprises par mes oreilles d'enfant, que les adultes croyaient simplement occupé à jouer.

Toutes ces personnes ont connu, de près ou de loin, le passage d'un siècle à l'autre, les progrès époustouflants des technologies nouvelles qui nous ont donné le confort. Contre lesquelles nous pestons aujourd'hui lorsqu'elles sont en panne ou en grève ! Elles ont également vécu deux conflits mondiaux après lesquels le monde ne serait plus jamais tel qu'il était au moment de leur naissance.

Moi-même, lorsque j'étais petit, à Bordeaux, le lait, le pain et la glace étaient livrés dans des carrioles tirées par des chevaux !

Et lorsque j'allais faire des courses, au marché couvert tout proche (aujourd'hui disparu et remplacé par un square) j'avais dans mon porte monnaie des pièces trouées...

Désormais, le franc est remplacé par l'euro, les ressources naturelles s'épuisent, les structures bâties par ces hommes des deux siècles passés se fissurent gravement... Aujourd'hui je suis heureux de tracer ces portraits qui vont ressusciter, ces acteurs du passé.

On peut croire ou pas à une vie dans l'au-delà. Il est certain, en tout cas, que plus on parle de nos morts plus ils restent vivants dans nos mémoires.

Pour ces motifs, et aussi avec beaucoup d'affection, je dédie ces lignes à mes enfants et mes petits-enfants.

Léonie (Mémé Léonie)

Léonie Dumas était ma grand-mère paternelle. Elle est née le 18 août 1885, dans un petit hameau dont le nom « La Maligne » m'a toujours plu.

Ce hameau est devenu, depuis très longtemps, une espèce de berceau pour la famille. On ne passe jamais en Dordogne sans monter sur ce petit tertre où trônent quatre ou cinq maisons dont la maison natale de Léonie, restée en ruine durant bien longtemps et aujourd'hui, heureusement réhabilitée par des acquéreurs inconnus. Ce hameau, dans la commune de Saint Germain du Salembre, symbolique pour ma sœur et moi, seuls survivants de la famille, domine un petit ruisseau, appelé le Salembre, affluent de l'Isle, elle-même affluent de la belle Dordogne. Il faisait bon, jadis, d'après les dires des anciens, y pêcher des écrevisses...

Une famille très nombreuse

Léonie appartenait, comme c'était souvent le cas à cette époque, à une famille nombreuse composée de

sept garçons et deux filles. Si ma mémoire est bonne, l'aîné des garçons s'appelait Augustin. Suivaient ensuite dans le désordre car je n'ai plus en tête la chronologie, Gustave, Gabriel, Joseph, Alphonse, Alcide, Albin, Léonie et Hélène. Les parents étaient agriculteurs sur une ferme assez importante. Malgré tout ils étaient loin de rouler sur l'or et les enfants devaient vite gagner leur pain, surtout les filles.

Une instruction... sommaire

Ainsi Léonie qui garda les oies dès qu'elle put marcher, alla très peu à l'école.

Elle nous a souvent répété : « Je suis été à l'école le jeudi et le dimanche ».

Autant dire qu'elle fréquenta fort peu l'Ecole de la République où elle apprit cependant à lire, à écrire, à calculer et... à parler français, car elle communiquait en patois comme tout le monde dans les campagnes à cette époque.

J'ai compris par la suite que ce fut pour elle une grande frustration car elle ne cessa, toute sa vie, de lire et d'écrire. Ses lettres régulières (elle écrivait une fois par semaine) étaient émouvantes et débutaient toujours par « Mes chers enfants ». Inévitablement son orthographe était un peu défailante mais pour quelqu'un qui n'avait fréquenté l'école qu'une ou deux années entrecoupées de nombreuses absences pour aider aux travaux des champs, elle se débrouillait très bien. Nous nous sommes souvent amusés d'une de ses

fautes dont elle n'arrivait pas à se débarrasser. Elle écrivait toujours « mauvais à la place de “mauvais” ».

Nous avions beau lui dire :

« Mémé, mauvais ne s'écrit pas mauvais ».

Elle nous envoyait paître en répétant :

« Ecoutez, je suis été à l'école le jeudi et le dimanche et je n'ai pas eu le temps d'apprendre ».

Nous finîmes donc par ne plus l'importuner avec nos remarques et continuâmes à lire ses lettres avec beaucoup de plaisir.

Son goût de la lecture se développa de la même façon et elle avait, en outre, une mémoire phénoménale. Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main et surtout les journaux, les poèmes, les recettes de cuisine... Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout c'était les lettres d'amour.

Lorsqu'elle était placée chez les riches, comme elle disait, elle avait la désagréable manie de fouiller dans les tiroirs. Je crois que c'était une seconde nature chez les domestiques de l'époque. Un jour, elle nous récita par cœur des lettres très romantiques qu'un de ses patrons, le Capitaine de Turaïsne, avait écrites à sa femme. Ces lettres étaient certainement entourées d'un ruban bleu ou rose et la petite bonne de quinze ou seize ans n'avait pas pu s'empêcher de les lire, et sûrement relire...

Elle n'avait probablement pas le sentiment de mal faire. En tout cas, quarante ans plus tard elle nous les récitait, ces lettres, pour notre plus grand plaisir.

Une enfance placée...

Léonie, comme de nombreuses filles d'agriculteurs de cette époque, fut donc « placée chez les autres », c'était son expression, à l'âge de neuf ans. Elle en garda toujours une haine des « riches » et nous disait toujours en roulant les r :

« Apprenez, travaillez pour avoir un bon métier, car il n'y a rien de plus terrible que de travailler chez les autres ».

Je crois qu'elle a beaucoup souffert à cette époque tout en reconnaissant qu'elle n'était jamais tombée sur de très mauvais patrons. Ce fut aussi pour elle une rude école où la survie était de mise, et l'effort physique, la résistance, le courage, la roublardise aussi, représentaient les seuls moyens de s'en sortir. Dans les multiples récits des épisodes de sa vie qu'elle nous fit, elle retenait surtout les bons moments. Ceux où elle chantait les chansons à la mode, après les longues journées de travail, les chapardages pour donner un supplément de ration à son frère Joseph qui était l'ordonnance du Capitaine de Touraine à Bergerac, des rires et des fous rires succédant aux blagues que les domestiques se faisaient entre eux...

Plus tard cette manie lui resta et je me souviens que lorsque nous passions des vacances avec elle, il n'était pas rare qu'elle se cachât dans un coin de couloir sombre et qu'elle surgît en faisant :

« OUH ! » un masque de sorcière horrible sur le

visage... Comme j'étais encore petit j'avais une trouille bleue.



Léonie et Abel

Une nouvelle vie

Inévitablement Léonie, qui était fort jolie, rencontra un garçon.

Au bal ? Lors d'une veillée dans une ferme ? Je ne sais. Il s'appelait Abel Tessier, avait fière allure. Il était contremaître à l'usine de chaussures de Neuvic sur l'Isle, le chef-lieu de canton proche de Saint Germain.

Je sais très peu de choses sur la famille d'Abel si ce n'est que j'ai une tripatouillée de cousins et de cousines plus ou moins proches mais que je n'ai fréquentés par la suite que de manière épisodique. Je regrette un peu mais c'est ainsi. La vie se charge de faire le tri. Abel et Léonie se marièrent et s'installèrent

à Neuvic. Léonie fut embauchée à l'usine de Neuvic et le ciel, pour elle, s'éclaircit.

Peu de temps après, Hélène, sa jeune sœur, qui n'avait pas été placée comme elle, épousait un jeune homme appelé Jules. Ils travaillaient aussi à l'usine de Neuvic.

Léonie tomba enceinte une première fois d'une petite fille qui ne vécut pas. Ce n'était pas rare à l'époque. La deuxième grossesse aboutit le 7 septembre 1909 et Léonie donna naissance à mon père Raymond.

Tout allait bien et je crois que c'est la période de sa vie que ma grand-mère évoquait avec le plus de bonheur.

Jusqu'au jour où Abel eut envie de faire un tour dans les bois avec sa canne fusil sur le bras. Par inadvertance le coup partit et alla se loger dans le pied. Blessure sans gravité au demeurant mais le tétanos s'en mêla et Abel mourut à l'âge de vingt-neuf ans d'une mort atroce. Il laissait ainsi Léonie seule avec Raymond âgé de quatre mois.

C'est alors que commença pour elle ce qu'elle appela sa « chienne de vie ».